[CHOSES LUES]

SOL V. STEINER : *ÉLOGE DE L'EXIL - LA CONDITION DIASPORIQUE COMME PUISSANCE*



« Les antisémites seront nos amis les plus fiables », écrivait Theodor Herzl en 1895. Si le fondateur du mouvement sioniste espérait que leur désir de se débarrasser des juifs les inciterait à seconder son projet, il faisait aussi le pari qu'une fois installés en Palestine, les citoyens du nouvel État gagneraient l'estime de leurs contempteurs en devenant les « sentinelles » de la civilisation européenne.
La prophétie de Herzl semble s'être réalisée : aujourd'hui, en effet, les gouvernements occidentaux font bloc derrière Israël et tiennent les juifs qui leur en savent gré pour des Blancs exemplaires. Est-ce à dire, comme le pensait Winston Churchill, que le sionisme serait « bon pour les juifs » ? Rien n'est moins sûr.
Outre-Atlantique, une nouvelle génération de militants d'extrême droite nous font déjà l'« amitié » d'être aussi antisémites que racistes, misogynes ou transphobes. Or, connaissant le poids des États-Unis au sein de l'internationale réactionnaire, il y a fort à parier que leurs émules seront bientôt parmi nous. Aussi, plutôt que de miser sur la conduite de l'armée israélienne pour convaincre la nouvelle fachosphère que nous sommes dans le même camp, ne serait-il pas temps de redevenir les juifs diasporiques qui peuplaient naguère les cauchemars de ses prédécesseurs ?

https://www.editionsladecouverte.fr/redevenir_juif-9782348088773

Le livre de Michel Feher intitulé « *Re-devenir juif : la fin d'un pacte de blanchiment réciproque* » développe **une thèse centrale : l'exil**, ou plus fondamentalement **la condition diasporique juive**, n'est pas présentée comme une fuite ou un pis-aller déduit des persécutions antisémites, d'où qu'elles viennent, mais comme **la voie de sortie**, la seule, face au sionisme, face au suprémacisme de l'identité juive incarnée dans un État, et plus généralement, face à la force identitaire fascisante qui recouvre les temps présents.

Dans ce parcours philosophique et politique, Feher nous convie à suivre **trois points** autour desquels s'articule son argumentation :

- **sortir** du « Pacte de blanchiment réciproque » proposé aux juifs de la diaspora au cours des dernières décennies ;

- **dissocier** la judéité de l'allégeance au sionisme en affirmant qu'une matrice structurellement antisémite loge au cœur du sionisme originel ;
- **embrasser** la condition de l'exil, celle « du paria conscient » chère à Hannah Arendt, et la revendiquer en assumant avec bravoure et panache tous les phantasmes antisémites qui lui sont accolés.

Une première partie déroule les trois points de la thèse, assortie de commentaires personnels, sous la forme de remarques *en italique ;* **une seconde** discute et critique sa problématique de l'exil, en lui assignant la bévue, l'omission, de n'avoir pas problématisé une question, logiquement déduite de son travail : celle d'une singularité juive diasporique révolutionnaire et ontologiquement vide.

Conseils de lecture typographique :

• en lettres normales, le déroulement et les explications du livre de l'auteur ;

• *en retrait et en italiques, mes remarques et points de vue.*

LES TROIS POINTS DE LA THESE DE FEHER

1. Sortir du pacte de blanchiment réciproque

Ce « Pacte de blanchiment réciproque » est une alliance d'intérêts scellée au cours des dernières décennies entre les gouvernements occidentaux et les extrêmes droites en quête de respectabilité, l'État d'Israël et les institutions juives majoritaires de la diaspora.

> ***Remarque** : il est bon de signaler que la création de l'État d'Israël en 1948 s'origine dans la « mauvaise conscience » de l'Occident voulant se racheter une vertu à bas prix de l'extermination des juifs d'Europe pendant la guerre qui venait de s'achever. Mais les puissances impériales n'oubliant en aucune circonstance leurs intérêts stratégiques ont désigné le nouvel État comme dépositaire de « la mission civilisatrice de l'Occident » au **MILIEU DU MONDE ARABE.***

L'INTEGRATION ET LA BLANCHITE

Le déplacement du rejet

L'Occident a purgé sa dette historique vis-à-vis des Juifs.

L'antisémitisme persistant ne vient plus des sociétés occidentales elles-mêmes mais est octroyé à d'autres groupes comme les populations du Sud, arabes et musulmans compris, incluant les antisionistes.

L'antisémitisme a changé de nature. Il n'est plus **le résiduel** de l'ancien antijudaïsme chrétien maturé en antisémitisme contemporain. Entre temps, le sionisme est arrivé comme projet « identitaire juif » et s'est réalisé sous la forme d'un État sioniste.

Le soutien au sionisme et à l'État d'Israël doit donc être inconditionnel et toute hostilité au sionisme est assimilé à de l'antisémitisme.

La blanchité

Le soutien inconditionnel à la politique israélienne donne un blanc-seing aux mouvements nationalistes historiquement antisémites. Ces courants s'émancipent des marques de l'antisémitisme et se font les défenseurs d'une réduction de l'antisémitisme à une hostilité au projet sioniste. Ils peuvent s'afficher au premier rang des manifestations contre l'antisémitisme ou faire la photo en venant serrer la main aux officiels israéliens.

> ***Remarque**. Le dernier exemple est récent : face aux accusations d'écrits antisémites de Jordan Bardella du Rassemblement National, amplement décrites par l'enquête de Médiapart, le Ministre israélien des affaires de la Diaspora, Amichal Chikli, apporta son soutien à Bardella (il fut le seul), sans surprise et à haute voix.*

En contrepartie, les juifs de la diaspora sont intégrés au bloc hégémonique occidental. Ils deviennent des « bons blancs » qui font un grand pas vers la blanchité des « gentils blancs » ; ils sont des champions du monde libre et dotés d'une mission de « sentinelle de la civilisation ».

Le piège du Pacte

En France comme aux États Unis ou en Allemagne, les gouvernants « nous » entourent d'attention et « nous » incitent « à nous considérer comme **des blancs à part entière »** dit l'auteur.

En retour, il « nous » est demandé d'affirmer malgré un passé insurmontable « que le peuple majoritaire dont nous faisons désormais partie n'a aucune complaisance pour la judéophobie ». Et ce malgré les rapports qui confirment que les truismes antisémites n'ont pas disparu.

Pris au piège d'une **injonction paradoxale de double allégeance**, où le système exige d'eux un alignement aveugle sur Israël sous peine d'être disqualifiés, les Juifs diasporiques se retrouvent profondément exposés.

L'admiration des extrêmes droites pour les exploits de l'armée israélienne n'est pas un pari raisonnable pour endiguer la judéophobie, prévient Feher.

La porosité du pacte

En effet, ce pacte dont l'expression la plus visible est le soutien inconditionnel apporté par les États Unis à Israël, verrait **ses derniers jours**, selon l'analyse, assez documentée, de l'auteur. La seconde partie du livre lui est consacrée.

Les orientations se modifient. Le temps des conservateurs, majoritairement juifs et sionistes, soupçonnés d'entretenir une double allégeance, est révolu. Une brèche s'est ouverte dans le mouvement MAGA (*Make Américain Great Again*) avec la montée des paléo-conservateurs qui depuis les années 1990 se refusent à nier leur très féroce antisémitisme au nom du sionisme et affirment que le soutien inconditionnel à Israël est inopérant voire dangereux pour la grandeur des États-Unis.

Feher reconnait, en postface du livre, que ces hypothèses peuvent être contredites par l'évolution chaotique du locataire de la Maison Blanche. Pour le moment, le soutien indéfectible à Israël est dominant dans la politique moyen-orientale américaine.

Et la dynamique qui articule le pacte de blanchiment réciproque et le développement de la torsion antisémitisme/antisionisme se développe assez bien.

En effet, le seul antisémitisme qui vaille aujourd'hui, le seul dont on parle, c'est l'antisémitisme qui se manifesterait par une détestation d'Israël et du sionisme. Ce serait l'antisémitisme des arabes, des musulmans, des antisionistes qui soutiennent les Palestiniens. C'est le nouvel antisémitisme.

Et, *last but not least*, il y a la fameuse définition de l'antisémitisme donnée par le Mémorial de la Shoah qui dit que, certes on peut critiquer Israël, mais à condition de ne pas le critiquer comme un État juif. Or, Israël se veut un « État juif » du point de ce qui lui tient lieu de loi fondamentale, puisque loi fondamentale il y a ; donc on ne peut le critiquer sans tomber sous le coup de l'antisémitisme.

Sortir du Pacte

Pour les antisionistes et pour les critiques de la politique israélienne, tout ce dispositif est massif et lourd. Comment se débrouille-t-on avec « ça », demande l'auteur, avec une certaine inquiétude ?

Certains font le gros dos, car c'est trop compliqué à expliquer.

La réponse la plus courante, pour ceux qui critiquent la politique israélienne, et celle des **juifs antisionistes**, dont Feher se revendique, est d'expliquer laborieusement les différences entre antisémitisme et antisionisme. Il s'agit d'une **position défensive** qui s'épuise à distinguer méthodologiquement les deux termes. Et comme toute position défensive, elle ne fait rien avancer.

L'auteur propose un angle d'attaque frontal : aller directement dans le noyau nucléaire du sionisme et affirmer par démonstration que **l'antisémitisme est au cœur du projet sioniste** dès ses origines.

2. Une matrice structurellement antisémite loge au cœur même du sionisme originel

Le blanchiment des juifs, leur transformation d'étrangers de l'intérieur en Européens de l'extérieur, est au cœur du projet sioniste porté par Théodor Herzl qui veut fonder un État servant de « sentinelle de la civilisation contre la barbarie ».

> ***Remarque***. *Plus tard, Ehud Barak, alors ministre des Affaires étrangères israélien, dans un gouvernement dirigé par le Premier Ministre, Shimon Peres, parlera de son pays comme d'une « villa moderne et prospère au milieu de la jungle ». Dans une précédente tribune sur le « Sionisme en question », j'ai cité de nombreux textes du sionisme originel suivis d'exemples qui incarnent son antisémitisme structurel. Il est inutile de les reprendre.*

2.a. L'antisémitisme et le sionisme

L'État d'Israël s'est construit dans la haine du juif historique, dans *la négation* du juif de la « Galout » : **le juif de l'ex**il.

Feher cite plusieurs textes des fondateurs du sionisme, explicites sur ce point.

1) **Théodor Herzl**, fondateur du sionisme politique, postulait des 1895, dans ses Journaux, « *que les antisémites seraient nos amis les plus fiables* » et les pays antisémites « *nos alliés* » car mus par le même désir : voir les juifs quitter l'Europe.
2) **David Ben Gourion**, premier Président de l'État d'Israël, issu du Parti travailliste, ou A.D. Gordon, théoricien du Parti Travailliste et fondateur des « kibboutz » ont en commun la rhétorique de « *la négation de l'exil* » (*Shilat ha'galut*).

2.b. La négation de l'exil

Les juifs de l'exil sont décrits dans des termes que reprenaient les antisémites d'antan comme ceux de « parasite », de « cosmopolite déraciné » de « juif dégénéré », d'« être incomplet et névrosé ». L'entreprise sioniste étant instruite comme une « régénération » du juif, une émancipation du juif par la terre et le retour au travail manuel en Palestine, il fallait **rayer de la carte du nouvel État le juif historique**, le juif des « shtetls » et des ghettos, livide, maigre, les épaules tombantes, croyant et miséreux.

> ***Remarque***. *Une « régénération » qui ressemble furieusement à celle de l'école des cadres d'Uriage, conçue par Pétain pour former la « nouvelle élite » de la « Révolution Nationale » et dont l'objectif était de former, dans des « camps de vacances » les futurs chefs, intellectuels, physiques et moraux qui allaient « régénérer » la France, après la défaite de 1940.*
>
> *L'État sioniste est paradoxalement « l'enfant monstre » de l'Europe.*
>
> *Enfanté par l'Europe, suite à l'extermination de ses pères par la même Europe, il reprend à son compte tous les paradigmes de l'Occident colonial et impérial.*
>
> *Sa haine de la diaspora, de l'exil juif, de tout ce qui n'est pas assigné à une nation, une identité, un territoire, autorise son antisémitisme constituant, sous la bienveillante bénédiction de l'Occident.*
>
> *C'est* ***difficile de trouver une torsion identitaire plus tordue****.*
>
> *Le cas de l'écrivain israélien A.B. Yehoshua, écrivain reconnu et multirécompensé, étiqueté de « gauche », ayant appartenu au défunt mouvement « La Paix Maintenant » et participé au processus des Accords d'Oslo, est, de ce point, archétypal. Dans son grand livre « Pour une normalité juive » publié en 1998, il instruit une théorie sioniste radicale : après une critique violente de la Diaspora, la désignant de tous les maux dont la responsabilité de son extermination, il reprend les idiomes antisémites ordinaires et traite la Diaspora d'anormale, d'incomplète et de névrosée. Tout en reconnaissant, à son grand désarroi, que « le juif désire l'exil » - depuis le patriarche Abraham - « pourquoi les juifs ne viennent -ils pas en masse en Israël » se lamente-t-il dans le livre, il considère qu'une « normalité juive », saine et complète, « une vie juive totale » dixit, ne peut se retrouver que dans la citoyenneté israélienne avec son territoire, son État et ses... impôts et ne peut être incluse que dans une société majoritairement juive.*
>
> *La messe antisémite du sionisme est dite.*

Le projet sioniste n'est donc pas un projet d'émancipation de la judéité mais sa négation par l'assimilation à **un modèle étatique, militariste, impérial et colonial**, directement calqué sur les États-Nation européens du XIX° siècle.

Alors que faire, avec ce fardeau, avec cette imposition sioniste nauséeuse, se demande l'auteur. Il lui faut aller plus loin que le simple mais nécessaire état des lieux. Si ce livre s'adresse en particulier aux juifs de la Diaspora, sionistes et antisionistes, il est, dans sa démonstration imperturbable, une adresse universelle.

Pour conjurer le piège identitaire et colonial qu'est le sionisme, Feher propose **une alternative radicale**.

3. La condition diasporique comme seule voie possible

Le « *paria conscient* » de Hannah Arendt

L'auteur reprend le concept de « *paria conscient* » développé par Hannah Arendt dans son exil parisien de 1933.

Pour Arendt, être une paria consciente, c'est **revendiquer la position marginale** qui lui est dédiée, camper fièrement sur cet espace exogène et adopter une posture critique face à la société d'accueil et aux oppressions de son temps. Elle ne se résigne pas à l'isolement ; elle transforme cette marginalité, cette instance, en un lieu de résistance, de travail politique et de solidarité active.

C'est à quelque chose près ce que Feher propose dans son alternative.

Re-devenir juif.

À quelque chose près, parce que tout en reprenant à son compte le « paria » de Arendt, il invite à plus que la position du paria, ou plutôt à le rendre actif, sous **la forme du RETOUR**.

Le retour - contenu dans le préfixe RE - est le retour de celui que le sionisme a supprimé, liquidé, anéanti, le juif de l'exil, le juif historique.

Parce que c'est celui-là qui, honni, persécuté, diabolisé, sujet à pogroms, ghettos et extermination, mérite les honneurs de l'histoire et de la mémoire, juive et universelle.

> ***Remarque**. Il est curieux, sinon problématique que la notion du retour, contenue dans le Re-devenir juif, soit équivalente, en sens inverse, au retour sioniste à la terre promise, à l'éden identitaire.*

Re-devenir juif, ça veut dire ranimer ce même juif « *qui faisait figure de péril existentiel pour les pères fondateurs de l'antisémitisme moderne* » comme Carl Schmitt dont l'antisémitisme ne se résumait pas au vieil antijudaïsme chrétien, mais bien à la condition d'exilés des juifs.

C'est le crédo de Feher.

Reprendre l'histoire du juif exilique, retourner dans son monde obturé par l'antijudaïsme et l'antisémitisme, **MAIS** ne plus s'en défendre, ni même s'en excuser, ne plus raser les murs, au contraire, occuper l'espace et incarner les anathèmes historiques.

Puisque les antisémites et les fascistes de tout poil ont le vent en poupe, accepter, assumer, revendiquer les « préjugés » antisémites et racistes et ainsi rester pour les antisémites d'hier et d'aujourd'hui le vrai visage de leurs cauchemars.

Plus loin encore, pour Feher, il s'agit de raviver, ce qu'il appelle **la puissance diasporique du juif**, dans sa dimension ontologique, et d'honorer sa mémoire héroïque et révolutionnaire.

3.a. La condition diasporique comme « trouble identitaire »

Soyons donc cosmopolites, revendiquons l'absence d'attaches territoriales et le rejet des frontières et soyons ceux qui insufflent le « trouble identitaire » dans un dialogue affirmatif et dialectique, affirme, Feher.

Il propose de **réinvestir « ce trouble identitaire »** qui incarne le refus de l'assignation de la place et la préservation de ce qu'il appelle « l'entre ».

> ***Remarque**. Ne jamais « habiter chez soi » ni se soumettre aux identités figées mais l'« entre », à la lisière de deux espaces, de deux langues, de deux mondes, fait dire à Edward Saïd, dans un*

entretien au journal Haaretz, en aout 2000, qu'il est le « dernier intellectuel juif » ajoutant pour clarifier : « Disons-le comme ça : je suis un judéo-palestinien ».

L'exemple de Saïd rentre en parfaite cohérence avec la proposition de Feher : une critique féroce du sionisme peut et doit intégrer l'héritage intellectuel et critique diasporique, notamment de la figure de l'exilé.

3.b. L'ontologie diasporique : éloge de l'écart

« *Troubler l'identitaire* » dit Feher, c'est faire du trouble, en effet, par la mise en place, dans l'espace de discussion, infini et dialectique, d'un écart, de l'énonciation de ce qui se dit et du lieu d'où ça parle.

> ***Remarque***. *Troubler l'identitaire serait donc introduire dans l'espace ouvert une distance, une mise en tension entre deux réalités séparées mais non figées. Cet écart convient, voire constitue, la situation diasporique.*
>
> *Au contraire de ce que pensent les identitaires, l'écart n'isole pas, mais produit un « entre deux » où la pensée et l'action, circulent, traduisent, se confrontent et créent. Cet « entre-deux » réduit l'essence, l'identité, la fixité. L'« entre deux » produit alors un vide qui autorise le diasporique à s'inscrire dans l'infini de son espace. De Spinoza à Marx en passant par Freud, ils furent, dans leurs domaines respectifs, les diasporiques qui ont révolutionné le champ de la pensée.*

Il s'agit pour Feher de **déclarer l'écart** comme posture assumée et dialectique, comme espace irréductible du rapport à l'altérité qui permet à chacun de se positionner, parmi les autres.

Il est certain pour lui que le juif diasporique origine sa sève dans cet entre-deux, dans **cet écart de lui-même tourné vers l'autre**.

Le juif de la diaspora est « hors sol » mais n'appartient qu'à sa langue, son histoire, et ses concepts qui, dans cet écart, deviennent universels.

3.c. Puissance révolutionnaire de la condition diasporique

La mémoire héroïque

Pour compléter la réhabilitation du juif diasporique, Feher veut célébrer une de ses histoires révolutionnaires en réhabilitant **la mémoire du Bund**.

> ***Remarque***. *Le Bund (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie) est un parti politique et un syndicat socialiste, laïque et antisioniste, fondé à Vinius en 1897. Il était d'obédience marxiste et a participé activement au fonctionnement du Parti social-démocrate de Russie de Lénine.*
>
> *Ce qui intéresse* Feher, *c'est la tradition juive révolutionnaire ancrée dans la diaspora. Le Bund rejetait fermement l'émigration en Palestine. Il était très opposé au sionisme et s'inscrivait dans la lutte communiste et internationaliste d'alors, comme beaucoup de juifs de l'Europe centrale.*
>
> *Le Bund affirmait que l'avenir des juifs résidaient là où ils vivaient, en diaspora, en exil. À l'intérieur du Parti de Lénine, il revendiquait l'exclusivité de la défense d'une autonomie linguistique et culturelle autour de la langue yiddish.*
>
> *Feher ne dit rien de la polémique célèbre avec Lénine qui écrivit une lettre en yiddish aux responsables du Bund pour leur expliquer l'inanité de cette démarche dans le Parti. On peut se poser la question pourquoi.*
>
> ***Deux hypothèses*** *sont possibles (et je pencherai pour la seconde) :*
>
> - *La revendication de l'histoire du Bund consacre, pour lui, la signature d'une identité juive diasporique centrée sur la particularité linguistique et culturelle de la « yiddishkeit ».*
> - *En réhabilitant l'histoire du Bund, Feher, qui inscrit sa judéité dans le combat antifasciste d'aujourd'hui, reprend à son compte la mémoire du juif diasporique révolutionnaire qui soustrait la judéité à « l'assignation identitaire ».*

ÉLOGE DE L'EXIL

> ***Remarque***. *Il ne faut pas oublier ou mettre sous le tapis l'exil obligé, l'arrachement à une situation politique, climatique, sociale ou de guerre. L'exil dans sa définition désigne l'expulsion brutale, le fait d'être chassé ou condamné par une autorité de son pays à quitter son lieu d'origine, l'obligation de vivre hors de son pays. C'est souvent aussi un bannissement, une déportation, ou un départ choisi pour fuir une situation politique qui inclut la mort pour l'exilé. Il y a dans la notion d'exil, beaucoup de souffrances, d'isolement, d'angoisse et donc beaucoup de courage.*

C'est **le courage de l'exil** qui, faisant torsion de la perte et de la rupture, devient puissance, transit de liberté critique pour s'incarner en position politique.

> ***Remarque***. *Le philosophe Deleuze parlait de « déterritorialisation », c'est-à-dire de l'art de ne pas être identifié à un lieu, de ne pas correspondre à une identité, à une figure, de fissurer l'évidence de la place, du plein, pour entretenir un « devenir », par définition, incertain, dans l'infini des possibles.*
>
> *Il y aurait une certaine forme d'insaisissabilité de l'exil qui porte une dynamique, propre au juif diasporique, inquiétante pour certains et puissante pour d'autres.*

Loin d'une marginalité subie, la position de l'exilé instruit la distance géographique comme un moyen d'échapper aux enfermements nationalistes et identitaires, offrant une vision critique, **une ouverture d'émancipation sur le monde**.

Privé de l'évidence de son milieu dit « naturel », l'exilé développe une conscience aigüe de l'altérité et des structures sociales. Il entre « en politique » comme d'autres en conversion.

C'est cet exil-là qui intéresse Feher.

> ***Remarque***. *Les juifs d'Europe de l'Est ont été, dans leur grande majorité, des militants des partis communistes, parfois clandestins, de leurs pays d'origine, pour rejoindre massivement la Résistance contre le nazisme dans les partis communistes de l'Europe. En France et en Angleterre, à ma connaissance.*

Contre les identitarismes, les fascismes, les nationalismes, et le sionisme, l'exil célébré par Feher est une puissance révolutionnaire qui indique le chemin à suivre dans les chaos de notre temps.

> ***Remarques critiques***.
>
> ***L****a question du retour, du re-devenir juif vers le passé diasporique, cosmopolite et critique pose question. Dans son intitulé même. Certes, le « retour au juif diasporique » répond à plusieurs impératifs politiques et philosophiques dont le principal est « l'assignation identitaire sioniste » formalisée dans la « normalisation » de l'État-Nation.*
>
> *Le « retour » de Feher n'est pas le retour vers une terre ou une pratique religieuse. C'est le « retour » vers une tradition intellectuelle politique et antifasciste. C'est peut-être ce dernier mot d'antifasciste qui peut expliquer la démarche.*
>
> *Feher, juif antisioniste revendiqué et convaincu, sans connexion aucune avec le judaïsme, cosmopolite et universaliste, convoquerait cette série d'arguments - par ailleurs justes, cohérents et logiques - pour lutter contre l'antifascisme qu'il analyse comme l'ennemi principal de notre temps. D'où le « retour » à l'histoire du Bund.*
>
> *Hélas, **l'antifascisme**, comme son nom l'indique, comme tous les « antis » d'ailleurs, n'a jamais été une arme de dissuasion massive. Au contraire, les yeux fixés sur la temporalité et le langage de l'ennemi, il en reprend les termes et les postures. C'est ce que propose Feher, finalement, quand il dit vouloir reprendre, pour le re(devenir juif), les termes employés par les pires ennemis des juifs : les antisémites. C'est **une subjectivité paralysée par le grand Autre**. Je ne m'imagine pas dire à un antisémite que je suis ravie de correspondre à son pire phantasme. Sinon dans un possible jeu de mots ou de maux. C'est un jeu, une posture. Simplement une posture.*
>
> *En aucun cas, une idée, une proposition politique.*
>
> *C'est certainement, là, que gît la limite de l'exercice. Et **la déception**.*

Car la thèse, son développement, ses arguments, est brillante, intéressante, documentée, et surtout, juste politiquement. J'ai envie de dire, toute cette intelligence pour ce dénouement au petit pied.

De ce point, on pourrait dire que Feher redéfinit, par les temps obscurs de notre aujourd'hui, la position sartrienne qui voulait que le juif, sans singularité, soit désigné « juif » par l'antisémite.

Curieuse torsion pour Feher - *c'est* ***le travers de tous les « anti »*** *de dépendre du regard de l'autre - qui passe à côté de ce qui est, pour moi, juive antisioniste, l'affirmation d'une singularité diasporique juive - les trois termes ne peuvent être dissociés : révolutionnaire/communiste par son histoire, antisioniste par sa politique, et définie, ontologiquement, par les notions d'écart, de vide et d'exil.*

C'est cette singularité sertie de tous ces attributs qu'il faut approfondir et dont il me faut trouver la ***nouvelle énonciation****.*

À suivre donc…

•••